



Le trône de la mort

Marana Simhasanam
de Murali Nair

Fiche technique

Inde - 1999 - 1h02

Couleur

Réalisateur :

Murali Nair

Scénario :

Bharatham Narakkal

Montage :

Lalitha Krishna

Son :

Krishna Kumar

Interprètes :

Lakshmi Raman

(L'épouse)

Vishwas Njarakkal

(Krishnan)

Sahas Thayat

(Le politicien)

Jeevan Mitva

(L'enfant)

Caméra d'or Cannes 1999

Un certain Regard



Résumé

Krishnan et sa famille sont des ouvriers agricoles saisonniers depuis des générations dans une petite île du Kerala où il n'y a ni eau courante ni électricité. Désespéré et sans travail, Krishnan vole des noix de coco à son propriétaire. Naturellement, à cause de son inexpérience, il se fait attraper. Pris dans un mécanisme impitoyable, il est emprisonné et se retrouve accusé d'un meurtre qui a eu lieu sur l'île quelques années auparavant. Les gens de l'île sont choqués. Il y a des élections et les politiciens se rallient à sa cause pour gagner des voix. Mais une nouvelle technologie

pour exécuter les condamnés est introduite dans le pays : "la chaise électronique". Développée avec l'aide d'un prêt de la Banque Mondiale et des Etats-Unis, la chaise est considérée comme le symbole de la modernité et même d'une mort glorieuse. Les habitants de l'île et les politiciens se donnent alors la main pour demander que Krishnan soit le premier homme du pays à mourir sur "la chaise électronique"...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

Marana Simhasanam, réalisé par Murali Nair, est un film du Kerala, cette province indienne qui présente la double singularité d'être énormément communiste et complètement cinéphile, puisqu'elle produit autant de films autochtones que d'orthodoxies marxistes, Murali Nair semble avoir pilé dans le même creuset ces deux épices corsées. Dans un petit village dominé par un potentat ancestral, un paysan pauvre se voit promu héros de la cause prolétarienne dès lors qu'il a volé nuitamment trois noix de coco. Comme son affaire se complique d'une accusation de meurtre politique, il est condamné à mort. Pour cause de propagande, le Parti prend en charge sa défense ainsi que la survie de son épouse et de son jeune fils. On en est à cet état de pittoresque documentaire lorsque soudain le film donne un coup de volant inattendu qui envoie dinguer le récit dans un hors-champ qu'on n'avait vraiment pas vu venir : les journaux se font l'écho d'un nouveau modèle de chaise électrique fabriqué aux Etats-Unis, qui allie le dernier cri de l'électronique à la promesse d'une exécution indolore. A partir de là, le héros est héroïque au carré : sa mort prouvera à la fois que le Kerala est une contrée progressiste et d'autre part qu'il y a motif à réconciliation nationale autour d'une exécution "moderne".

Le charme surréaliste du film, c'est qu'il dit et montre cette logique de terreur avec une candeur feinte et une froideur déterminée qui la rendent d'autant plus démente. Et l'on assiste à une escalade de saynètes dont la paradoxale banalité valide la monstruosité ambiante : un charmant banquet d'adieu en famille, le sourire inoxydable du condamné, et surtout son exécution, organisée comme une kermesse bon enfant. Au final, la caméra s'adonne à la mine satisfaite de la veuve, en sari neuf, nouveau sac à main et ombrelle chatoyante. Ubu au Kerala.

Gérard Lefort
Libération - 14 Mai 1999

Marana Simhasanam est un premier film à deux faces. L'une politique, aride, l'autre totalement farfelue, ubuesque, une partie carte postale exténuée envoyée depuis un territoire archaïque, où les durées sont rythmées par les gestes du travail agricole. Ou par l'écoute religieuse d'un poste de radio abreuvant les pêcheurs de cette petite île de tubes dérisoires et, parfois, d'informations politiques sur les tensions entre l'OTAN et la Serbie. Des échos lointains du monde comme il va qui perdent ici toute résonance, dans cette province larguée de tout, isolée des journées entières dans les flaques.

On est en pleine "*contemporanéité des mondes*", vieux concept rossellinien découvert précisément en Inde, au contact de ce flirt perpétuel qu'entretiennent une vie immuablement sourde à toute évolution et une modernité pourtant voisine mais impalpable. Langueur du temps, concentration des plans, dépouillement des sons, resserrement des espaces composent un cinéma essentiel mais un peu guindé, en mal de blessures, malgré çà et là quelques piques politiques (nous sommes en territoire marxiste), qui laissent entrevoir une certaine envie de briser la glace, de troubler le calme trop placide du lac.

Bref, le temps passe (lentement) et on a un peu tous envie de faire des ricochets, le jeune réalisateur Murali Nair le premier, qui décide tout à coup de brusquer le cours de son premier film pour livrer une deuxième partie incroyablement bouffonne, proche du documentaire vieux d'une décennie que Werner Herzog avait tourné sur l'empereur Bokassa. Qu'est-ce qui peut tout à coup changer un cinéaste ? L'arrivée (en barque !) dans son film d'une chaise électrique importée d'Amérique et présentée comme cette modernité qui va vous rendre la mort plus douce.

Un mauvais cinéaste en aurait rajouté dans le pamphlet. Pas Murali Nair. Il s'amuse de la démesure de cette chaise mortifère qui va fabriquer des martyrs

en un coup de zapette et profite du décalage de la situation. C'est souvent drôle, assez méchant et parfois très beau dans cette manière d'aller de l'avant dans un univers complètement décalé, où tout va violemment de travers

Philippe Azoury
Les Inrockuptibles - 19 Mai 1999

(...) [Dans le début de l'article l'auteur analyse un court métrage présenté dans la Sélection Un certain Regard Cannes 1999 : (If I give you my humbleness, don't take away my pride) (Si je t'offre mon humilité, alors ne vole pas ma fierté) de Karn Westerlund, cinéaste d'origine dano-suédoise, dont la formation est l'art plastique.]

Avec **Marana Simhasanam (Le trône de la mort)**, premier long métrage du jeune réalisateur indien Murali Nair, on quitte ces rivages expérimentaux pour aborder la mise en scène circonstanciée d'un conte tragique, autoproduit pour un budget dérisoire et tourné en deux semaines avec la participation d'une petite île du Kerala.

A priori, rien à voir, sauf que leur mise en scène témoigne par des voies dissemblables d'une commune volonté de porter sur le monde un regard critique, qui déséquilibre et renouvelle à la fois ses lois et ses perspectives. Sous la forme d'une parabole assez farcesque sur les inégalités sociales en Inde, Murali Nair scelle en l'occurrence la rencontre de Victor Hugo et de Jean-Luc Godard.

Soit l'histoire d'un ouvrier agricole d'une petite île miséreuse. Le voici condamné à mort par les autorités. (...) De fait, celui-ci meurt heureux, ne serait-ce que parce qu'il aura pu, une fois dans sa vie, nourrir convenablement sa famille grâce au dernier repas du condamné. Décidément, on enterre bien la révolution. Mais une fois encore, nonobstant le caractère subtil et grinçant de la fable, l'essentiel n'est pas là. On le trouvera plus volontiers dans la stupéfiante puissance d'évocation du film qui relève principalement de son art du montage. Qu'il s'agisse d'un homme qui bêche la terre et d'un autre qui le paie pour le regarder faire, d'une barque de propagande, drapeau rouge au vent, qui glisse sur l'eau comme roulait jadis le train des soviets, du cadrage, lors de l'arrestation du héros, de ses jambes maigres comme la toute la misère du monde, c'est tou-

jours de l'art de rapprocher les choses ordinairement lointaines que naît à la fois l'émotion, l'indignation et, tout bonnement, la pensée. Une de ces images, très belle, ne manque pas de susciter, vue depuis Cannes, ce type de rapprochement. C'est celle de Krishnan, le pauvre hère de cette histoire cruelle, saisi sur la chaise électrique, rayonnant de bonheur, dans une contre-plongée sur fond de palmiers et de ciel bleu. Soit les mêmes palmiers, le même ciel bleu, et in fine le même monde que celui qui sourit aux festivaliers. Le rire devient jaune.

Jacques Mandelbaum
Le Monde - 15 Mai 1999

Il s'agit d'un premier film réalisé avec très peu de moyens, tourné en moins de deux semaines en lumière naturelle avec des acteurs non-professionnels. Un travailleur journalier, pour avoir volé des noix de coco à son propriétaire, est emprisonné puis accusé d'un meurtre dont on ignore s'il en est l'auteur. En pleine campagne électorale, les partis politiques s'emparent de l'affaire pour défendre le condamné à mort qui sera le premier à avoir droit à la chaise électrique... Financée par un prêt de la Banque Mondiale et l'aide des Etats-Unis, cette innovation dans la région sera à l'origine du revirement des partis politiques qui louent cette technique de mise à mort, synonyme de progrès et se félicitent de ce procédé qui vole la vedette au condamné. Le film vaut par son ton, caustique et vitriolique, digne du grand humour noir. On songe à Ambrose Bierce, celui du *Dictionnaire du diable*, ou à Swift. On regrette seulement que cet humour décapant et grinçant soit desservi par une fable trop unanime et sans douleur, les principaux intéressés (le condamné, sa femme) devenant les dociles complices

d'une sinistre mascarade dont ils ne sont pas dupes. Le film jette également un regard ironique sur la fabrique de renommée, la première victime de la chaise électrique devenant un héros national. C'est cet humour lointainement buñuelien, auquel il manque un peu de cruauté, qui a pu séduire le président du jury, Michel Piccoli, qui lui a attribué la Caméra d'or, même si le film, sur le plan du style, de la mise en scène - on a vu beaucoup mieux, à de nombreuses reprises, dans le cinéma indien - laisse sur sa faim. La charge qui passe dans l'histoire racontée, plutôt originale dans le cinéma indien tout en s'inspirant de la nonchalance bucolique des films d'Aravindan qui fonctionne ici comme un piège, a éclipsé la façon dont on la raconte, nettement moins stimulante.

Charles Tesson
Cahiers du Cinéma - Juin 1999

Entretien avec le réalisateur

L'idée de votre film est très originale. Pouvez-vous nous raconter d'où elle vient ?

Une création trouve toujours son origine dans des événements qui ont eu lieu à un moment de sa vie. Cette histoire est liée à des souvenirs d'enfance, à des incidents qui se sont passés dans mon village au Kerala, comme par exemple, le vol de noix de coco... Ces moments ont constitué la base de ma réflexion sur la vie et ses avatars. J'ai décidé de faire une fiction. Aujourd'hui je suis un peu mal à l'aise quand des personnes me demandent si mon film est tiré d'une histoire vraie.

Vous avez choisi de travailler avec des acteurs non professionnels. Pouvez-vous nous raconter votre rencontre avec eux et comment vous les avez choisis ?

Faire ce film avec des acteurs professionnels aurait été vraiment une cruauté. En fait, j'ai un gros problème avec les comédiens... Je ne les trouve jamais assez naturels. Faire appel à des comédiens et recréer la véritable vie, quelle signification cela a-t-il ? Je trouve que les acteurs professionnels sont trop artificiels. Je ferai appel à eux seulement quand je serai certain de pouvoir les empêcher de jouer. De plus, je pense que mes acteurs amateurs sont bien meilleurs que nombre d'acteurs Hollywoodiens.

Pour le casting, j'avais une idée très précise... Pour le rôle masculin, je me souvenais d'un homme qui travaillait dans les champs de mes parents lorsque j'étais enfant. J'ai voulu le rencontrer pour le casting... et lorsque je l'ai vu, il n'était plus comme dans mon souvenir. Cet homme s'appelle Krishnan et c'est pour cela que j'ai donné son nom au personnage. C'est Vishwas Njarakkal, ouvrier maçon qui est devenu le personnage masculin. J'étais désespéré. Les dates de tournage étaient fixées et je

n'avais toujours pas trouvé le rôle masculin... quand le scénariste Bharatham Narakkal me l'a présenté. Il habitait dans le village où nous tournions. Au départ, je n'étais pas très satisfait car il était un peu différent du personnage que j'avais en tête ; mais je me suis rapidement rendu compte qu'il était vraiment bien. (...)

Comment les habitants du village et les acteurs de votre film ont-ils réagi ?

Ce film a plusieurs niveaux de lecture. On peut parler d'une satire de l'influence des pays riches, des Etats-Unis, du FMI sur les pays les plus pauvres. Mais il ne s'agit pas seulement de ça, pour moi ce film est plus que ça. J'utilise peut être le mode de la satire mais dans le fond, le sujet du film est beaucoup plus sérieux. Pour les acteurs et les habitants du village, ce film n'est qu'un film. Ils ne sont pas conscients de... et je ne veux pas les influencer ou les convaincre... que pour moi ce film est plus qu'un simple film.

Vous avez fait ce film avec très peu d'argent. Comment avez-vous géré la production ?

Je pense que toute personne qui souhaite faire des films indépendants se retrouve dans une situation du même type que la mienne. Si on souhaite faire quelque chose, on n'a pas d'autre choix que de le faire... J'étais convaincu que tout pouvait échouer à tout moment. Les conditions de tournage étaient extrêmement mauvaises. On n'avait jamais assez d'argent... pas d'éclairage, pas de grue. Par contre j'ai tenu à payer toutes les personnes qui ont travaillé sur le film, même si je ne leur ai pas donné beaucoup d'argent. (...)

Dossier distributeur

Le réalisateur

Murali Nair est né en 1966 à Anandapuram, au Kerala (Inde). Diplômé en géologie, il a fait ses études cinématographiques au Xavier's Institute de Bombay et a travaillé comme assistant réalisateur. Il a réalisé plusieurs courts métrages : **Tragedy of an Indian farmer** (1993), **Coronation** (1994) et **A long journey** présenté et primé au Festival de Cannes (1996).

Marana Simhasanam est son premier long métrage. Présenté cette année au Festival de Cannes à Un Certain Regard, **Marana Simhasanam** a été couronné par la Caméra d'Or.

Dossier distributeur

Filmographie

Courts métrages

Tragedy of an Indian farmer	1993
Coronation	1994
A long journey	1996

Long métrage

Marana Simhasanam	1999
Le trône de la mort	

Documents disponibles au France

Télérama - 5 Juin 1999
Dossier distributeur